

## LA REINE DE L'OPÉRA

**L**e mois de juillet de l'année 1765 venait de commencer, et je m'apprêtais à rejoindre ma campagne du Plessis-Villette pour la première fois depuis que j'en étais le maître, lorsque D'Alembert se fit annoncer à l'hôtel d'Elbeuf. Il venait me prier, sur l'instance de Voltaire, de faire passer un courrier à celui-ci, puisque je savais, lui avait écrit le Patriarche, comment acheminer des lettres à Ferney sans prendre le risque de les voir ouvertes par la censure du roi. Le moyen en était fort simple. Comme je détenais ces terres en Bourgogne héritées de ma mère, j'envoyais à intervalles réguliers l'un de mes gens là-bas afin qu'il pût me dire comment les choses s'y portaient ; il n'était point rare, à l'inverse, que le régisseur se rendît en personne à Paris afin de m'y rendre compte de son administration. Dans le premier cas, il était aisé à mon homme de pousser jusqu'en pays de Gex, dans l'autre, à mon commis d'envoyer un chevaucheur jusqu'aux portes de Genève. Car les lettres de D'Alembert à Voltaire étaient régulièrement ouvertes à la poste. Ainsi, des ministres écrivaient-ils plaisamment au Patriarche en reprenant des passages des courriers que l'académicien lui avait envoyés. Les missives de celui-ci à la nouvelle impératrice de Russie, Catherine, qui se piquait de philosophie, avaient aussi été ouvertes. Choiseul – à moins que ce fût un autre personnage haut placé – en avait averti Voltaire, qui avait tancé son ami et l'avait prié de lui faire passer désormais ses lettres par mon intermédiaire. J'avais justement en ma possession une épître du Patriarche à son frère D'Alembert, que celui-ci m'avait fait tenir avec un sien courrier daté du 8 juillet.

— Vous me paraissez, me dit l'éminent mathématicien après l'avoir lue en ma présence, avoir gagné la faveur de M. de Voltaire. Il parle de vous dans ses lettres comme de l'un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cause.

— J'ai en effet, mon cher D'Alembert, été l'hôte de Ferney à la fin de cet hiver. J'y fus fêté par le maître des lieux, qui ce faisant m'a fait beaucoup d'honneur.

— C'est un endroit charmant, que M. de Voltaire va encore embellir. Puisse M<sup>lle</sup> Clairon, qui le va bientôt visiter, détourner notre ami de faire mettre à bas son théâtre. Vous connaissez M<sup>lle</sup> Clairon, j'imagine ?

— Qui ne connaît à Paris l'illustre tragédienne ? Je lui fus présenté en même temps qu'à vous-même, avant la guerre, lorsque mes défunts parents me prièrent de les accompagner à une lecture de *L'Orphelin de la Chine*, par elle et Lekain, chez M<sup>me</sup> Geoffrin.

— Oh ! Je m'en souviens bien maintenant. Je taquinai notre amie sur le chapitre du dérèglement des acteurs. Je me le reprochai par la suite, mais elle voulut bien ne point m'en tenir rigueur. Savez-vous la façon ignominieuse dont elle vient d'être traitée ? J'ai craint que nous ne la perdions, qu'elle ne veuille plus jamais remonter sur le théâtre, après les derniers événements. En avez-vous été instruit ?

J'étais au fait de cette histoire, bien que d'assez loin, étant pris par les affaires de la succession de mon père.

— Assez vaguement, répondis-je. Racontez-moi.

Je connaissais assez D'Alembert pour savoir qu'en affichant une quasi parfaite ignorance, il ne serait pas long à me conter par le menu tous les détails de l'affaire.

— Eh bien, mon cher marquis, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du *Siège de Calais* ?

— Cette pièce qui se veut patriotique et égratigne les philosophes ?

— Elle-même.

— C'est M. de Voltaire qui, le premier, m'en a parlé à Ferney. Il s'en inquiétait fort.

— Oui, car cette pièce n'est pas sans réveiller les querelles soulevées par *Les Philosophes* de Palissot. M<sup>lle</sup> Clairon, tout comme M<sup>me</sup> Geoffrin, dont vous me parliez tantôt, nous avait soutenus à l'époque.

— M. de Voltaire pensait que ce drame devait pourtant contenir de grandes beautés pour être si apprécié du public. Il en a même félicité l'auteur, me faisant lire sa lettre avant que de la faire mettre à la poste<sup>211</sup>.

— Les vers n'en sont point mauvais, n'en déplaît à mon ami Diderot. La pièce égratigne certes un peu, vous le disiez, le parti philosophique. Mais je crois que son succès, jamais vu à la Comédie-Française, est au premier chef dû au retentissement dans le public du désastre qu'a été la guerre dont nous sortons. Pardonnez-moi, mon cher Villette, je sais que vous étiez de ceux qui ont combattu.

— Il n'y a point offense. Le roi n'avait point de prime placé sa confiance dans les bons généraux, voilà tout. Il fut difficile à ceux qui les suivirent de relever la tête ensuite.

— L'œuvre, qui a été jouée à Versailles le 22 février, devant le roi, a tant plu, la presse devant le Théâtre-Français était si grande à chaque fois qu'on la donnait, que Choiseul a ordonné qu'elle fût jouée gratuitement une fois, ce qui fut fait le 12 mars. M<sup>lle</sup> Clairon était Aliénor, Lekain Édouard III d'Angleterre, et Brizard<sup>212</sup> Eustache de Saint-Pierre.

— La fine fleur du Théâtre-Français.

— Qui ne manqua point de se voir fêtée par le public.

— Mais alors, mon cher D'Alembert, quelle est donc cette ignominie dont vous me semblez être tant alarmé ?

---

<sup>211</sup> Lettre de Voltaire à du Belloy, 31 mars 1765.

<sup>212</sup> Jean-Baptiste Brizard (1721-1791), sociétaire de la Comédie-Française en 1758.

— J’y viens. Un mois, il se peut, après cette représentation donnée gratuitement, un certain Dubois, qui devait jouer un rôle dans la pièce...

— Un nom de valet tout droit sorti de chez M. de Marivaux...

— Eut maille à partir avec un chirurgien, qui prétendait être payé pour le prix de ses services alors que le patient soutenait qu’il l’avait été. Celui-ci était disposé à en faire serment, ce que celui-là récusait au motif que ceux de cette profession chargée d’ignominie ne pouvaient se voir admis à le faire.

— Ouh... Je commence à imaginer la chose. Je me souviens à présent du déplaisir de M<sup>lle</sup> Clairon à entendre ce que vous dites chez M<sup>me</sup> Geoffrin, et qui fut mal interprété, j’en suis assuré, tellement on vous sait affectionné à cette profession.

— En effet. Je poursuis. Les Comédiens-Français, piqués au vif, Lekain et M<sup>lle</sup> Clairon les premiers, résolurent d’exclure Dubois de la troupe quand on s’aperçut qu’il avait menti, et avait bien omis de payer les émoluments du chirurgien, et de le remplacer par Bellecour dans la pièce de M. Belloy. Mais M<sup>lle</sup> Dubois, jeune première fort aimée du public, alla plaider la cause de son père auprès du maréchal de Richelieu<sup>213</sup>, qui ne résiste jamais à un joli minois. Aussi les gentilshommes de la chambre ordonnèrent-ils que la pièce fût jouée avec Dubois. Mais la compagnie ne voulut point paraître avec lui, d’autant plus qu’elle avait fini par payer de sa poche la facture du praticien. Aussi notre amie, qui était venue au théâtre bien qu’elle fût malade, Lekain, Molé et Brizard s’en retournèrent-ils chez eux. Le public qui se pressait dans la salle du Théâtre-Français s’entendit dire par Préville<sup>214</sup> que *Le Joueur* de Regnard serait représenté à la place du *Siège de Calais*, attendu l’absence de M<sup>lle</sup> Clairon et des autres acteurs. L’on demanda à grands cris *Le Siège de Calais*, et on alla même – entendez bien là

---

<sup>213</sup> Le « vainqueur de Minorque » avait, durant une partie de l’année, la haute main sur les spectacles joués à Paris.

<sup>214</sup> Sociétaire de la Comédie-Française, de son vrai nom Pierre-Louis Dubus (1721–1799).

l'excès – jusqu'à demander que l'on allât mettre en geôle ceux qui s'étaient bien légitimement absentes.

— Cela n'aurait pas aidé à la représentation de la pièce, sauf à aller la voir jouer en prison, dis-je.

— En effet. D'aucuns qui étaient présents m'ont rapporté avoir entendu dire : « Les comédiens sont des insolents ! Au cachot, les acteurs ! À l'Hôpital<sup>215</sup>, la Clairon ! »

— Vous m'inquiétez. Que s'est-il produit ensuite ?

— Prévile, qui était revenu sur scène pour interpréter le début du *Joueur*, en fut empêché par le charivari, poursuivit D'Alembert. On fit donner la garde, qui ne parvint pas à rétablir le calme. On fit baisser le rideau, on remboursa les places et, dès le lendemain, on vint quérir chez eux les comédiens qui s'étaient retirés, au premier rang desquels M<sup>lle</sup> Clairon, qui s'était alitée, pour les conduire au For-l'Évêque<sup>216</sup>.

— En prison ? Mais qui...

— C'est là l'œuvre du maréchal, ce vieux freluquet, que la plume de notre ami commun persiste à vouloir célébrer depuis Ferney, ce dont je lui ai mille et mille fois fait le reproche. M<sup>lle</sup> Clairon y demeura durant cinq jours francs. C'était là moins que ses camarades, mais on voulut bien, le beau mouvement d'humanité, considérer qu'elle souffrait d'une maladie. C'est bien assez d'être excommuniée, sans encore être traitée avec la dernière barbarie par des tyrans de l'espèce de ce vieux Dom Juan. Je serais elle, je ne foulerais jamais plus les planches du théâtre, et j'augure, la connaissant assez, que c'est le parti qu'elle suivra. C'est aussi ce que lui conseille

---

<sup>215</sup> Fondé en 1656 par Mazarin à la Salpêtrière, l'Hôpital général accueillait les vagabonds, les prostituées, les pauvres « de tous sexes, lieux et âges, de quelques qualité et naissance, et en quelque état qu'ils puissent être, valides ou invalides, malades ou convalescents, curables ou incurables ».

<sup>216</sup> Prison royale, anciennement épiscopale, d'où son nom, sise au 19, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. L'on y enfermait notamment les comédiens indociles à l'autorité. Elle fut fermée en 1780 sur l'ordre de Louis XVI, et démolie au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

M. de Voltaire, tout ami qu'il soit du maréchal. « C'est une contradiction trop absurde, lui a-t-il écrit, que d'être au For-l'Évêque si l'on ne joue pas et d'être excommunié par l'évêque si l'on joue ! » Il lui demande une fermeté qui lui fera autant d'honneur que ses talents.

— Et les autres acteurs ? Vous me dites...

— Ils restèrent vingt-quatre jours au For-l'Évêque. On ne vit jamais autant de carrosses de visiteurs dans la cour de cette prison que dans le temps que les acteurs du *Siège de Calais* y furent. Le reste de la troupe joua pendant ce temps autre chose, et M. Belloy retira sa pièce, ce qui fut peut-être le seul bonheur qu'il advint de l'affaire. On me dit qu'il s'apprête à la faire représenter bientôt à Saint-Domingue.

— C'est bien loin de Paris.

— Certes. Le roi veut éveiller le sentiment patriotique dans les colonies qui lui restent. C'est là chose raisonnable, s'il ne veut pas les perdre aussi.

D'Alembert s'interrompt. Puis, gêné, il reprit :

— Savez-vous, mon cher marquis, que j'ai sollicité une pension de M. le duc de Choiseul ? Dans la situation où je me trouve, et pour poursuivre mes travaux, elle serait...

— M. de Voltaire, qui connaît notre amitié, m'en a parlé lorsque je séjournais auprès de lui. Il y a apparence, m'a-t-il dit, que vous ne l'obtiendrez point. J'en suis désolé. Il assure que l'on est toujours fâché contre vous à cause de cette *Vision de Diderot* que vous commîtes voici cinq ans. Il m'a dit avoir senti alors le coup que ce livre porterait aux philosophes, et vous l'avoir mandé, sans vous convaincre. Il a ajouté que depuis ce temps, des trésors de colère s'étaient amassés contre nous tous.

J'eus quelque gêne à employer ce « nous » qui me plaçait au rang des tenants de la philosophie, bien que je n'eusse jusqu'à ce moment pas fait grand-chose pour elle. J'engageai D'Alembert à ne point mêler les grands de ce monde aux querelles des philosophes. Je l'assurai que, si Choiseul lui faisait défaut, comme il était à

craindre, il pourrait compter sur mon indéfectible soutien. Je croyais pouvoir faire ainsi bon usage, et à bon compte, de la fortune que venait de me laisser mon père. D'Alembert se récria, disant que la reconnaissance était assortie à une pension du roi, ce que ne lui apporterait pas l'aide financière d'un particulier, fût-il philosophe. Je le laissai réfléchir à la chose. Je lui dis que je ne manquerais pas de faire passer sa lettre à Voltaire, en toute sûreté, avant mon départ pour le Plessis. S'il devait y en avoir d'autres avant que la grande actrice ne se mît en route pour le pays de Gex, je l'engageai, puisque je serais en ma campagne, de saisir l'occasion du voyage de M<sup>lle</sup> Clairon pour les faire porter à Ferney. J'ajoutai qu'il se devait rassurer quant au sort que le Patriarche réservait maintenant à son petit théâtre, qu'il avait fait démonter. Il venait de m'écrire que M<sup>me</sup> Denis ayant demandé une grande salle pour repasser son linge, il lui avait donné celle qui abritait auparavant le théâtre. Mais la nièce avait fini par considérer qu'il valait mieux être vêtu de linge sale que de ne pas jouer la comédie. Aussi, le théâtre avait-il été rebâti. On avait joué *Alzire* avant le *Warwick* de M. de La Harpe, et tout était prêt pour recevoir M<sup>lle</sup> Clairon.

D'Alembert m'ayant quitté pour rejoindre une séance de l'Académie des sciences, je me précipitai sur la lettre de Voltaire. Le « vieux malade de Ferney », ayant appris que j'avais été quelque peu souffrant à la fin du mois de juin, envoyait ses respects « au jeune malade de l'hôtel d'Elbeuf ». Il m'engageait encore une fois à le revenir visiter à Ferney la prochaine fois que je me rendrais sur mes terres de Bourgogne. Et il me demandait de lui faire passer de ces pincettes dont il avait vu que je faisais usage à Ferney. La Nature ne m'ayant donné, on le sait, que fort peu de poils au menton, tout comme à Voltaire, j'en faisais usage pour donner la chasse à ceux qui persistaient à braver ses édits et à vouloir pousser néanmoins.

Mais je n'irais pas pour l'heure en Bourgogne. Je quittai Paris pour le Plessis-Villette le surlendemain de la visite de D'Alembert rue de Vaugirard. J'emmenai avec moi mon jeune secrétaire, ainsi qu'une bonne partie de la maisonnée. Je comptais bien y rester deux

mois, jusqu'à ce que la touffeur de l'été, souvent accablante à Paris, se fût dissipée. Je retrouvai l'endroit presque tel que je l'avais quitté un peu plus de deux ans auparavant. Mon père n'y avait fait que de courts séjours, et l'ameublement, s'il y avait pourtant veillé, était resté des plus sommaires. Je fus fort satisfait que le maître d'école eût carillonné pour annoncer mon arrivée, et je lui fis donner six livres<sup>217</sup> pour cela. Je m'adonnai, comme Jean-Jacques, à la rêverie du promeneur solitaire, parcourant mon domaine, courant avec des galoches, causant avec mon jardinier qui riait de mes inepties comme moi de celles de mes voisins, gratifiant de pourboires les ouvriers, visitant les bourgades alentour, déambulant dans les ruelles de Pont-Sainte-Maxence. J'allais parfois plus loin, à cheval, lorsqu'il faisait beau. Antoine, ces jours-là, m'accompagnait.

Le godelureau s'était vite rendu indispensable. Il taquinait en effet fort habilement la plume – et savait la tailler à l'occasion. Il embellissait ce que j'écrivais. Je repris avec lui mon *Histoire du règne de Charles V*, qui gagna en élégance dans l'affaire, tout comme les lettres que j'envoyais à Voltaire, que je lui faisais corriger et réécrire. Le philosophe n'allait point s'étonner du changement de main, puisque lui-même faisait écrire le plus clair de sa correspondance par celle de Wagnière. Je jouais aux échecs avec Antoine. Mais l'emploi que mon secrétaire tenait auprès de moi ne s'arrêtait pas là, puisqu'il était, si cela se pouvait, encore plus enclin au vice des antiphysiques que je ne l'étais moi-même. Si, dans les années qui suivirent, il me servit d'entremetteur, en cet été de 1765 il paya largement de sa personne, que ce fût au château ou au détour d'un bosquet, les largesses que je lui condescendais.

J'avais invité Hiéronyme Caperan à me rejoindre à Villette. En effet, si je n'envisageais point encore de remplacer le grand jardin à la française que mon père avait fait aménager par un jardin à l'anglaise, je voulais, tout comme Voltaire à Ferney, agrémenter mon

---

<sup>217</sup> Un convertisseur en euros est disponible pour chaque année du XVIII<sup>e</sup> siècle sur le site : <https://convertisseur-monnaie-ancienne.fr/?Y=1782&E=0&L=30000&S=0&D=0>.



château de deux nouveaux corps de bâtiment dont je serais à l'origine de la construction. Je l'avais écrit au Patriarche en même temps que je lui décrivais avec orgueil ma vie de châtelain :

*J'y fais bâtir deux ailes. On me carillonne, on me salue. Je me tiens droit ; je fais le seigneur avec une dignité qui ne le cède pas à celle du baron de Thunderthen-Tronck.*

*Ainsi que ce château fameux  
Où l'on souffleta Cunégonde  
D'où partit Candide amoureux  
Pour aller courir tout le monde,  
Le mien m'a paru merveilleux,  
Car on y voit porte et fenêtre :  
Mon aumônier est mon curé,  
Et vassaux et voisins peut-être  
Riront lorsque je contera<sup>218</sup>.*

L'architecte arriva dans les derniers jours de juillet. Il retrouva en Antoine une de ses anciennes pratiques, et nous ne fûmes pas sans nous divertir ensemble tous les trois. Hiéronyme dessina les plans des deux petites ailes en rez-de-chaussée, que je ferais bâtir plus tard sur les côtés du château. Pour l'heure, malgré ce que j'avais déjà annoncé à Voltaire, je ne me décidais pas à engager ces travaux, puisque, entendant revenir souvent à Villette, je ne souhaitais pas m'exposer au déplaisir de devoir vivre dans les gravats.

Caperan demeura parmi nous durant près de deux semaines.

— As-tu, me dit-il un soir après le souper, assisté aux *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour* de Rameau et Cahusac, que vient de représenter l'Opéra ?

— Non, avouai-je. La succession de mon père ainsi que de multiples ennuis m'ont contraint à me tenir à l'écart des divertissements qu'offre Paris. Je sais que cette œuvre fut autrefois écrite pour le second mariage du Dauphin<sup>219</sup>, tout comme *La Princesse de*

---

<sup>218</sup> *Correspondance littéraire* du 15 août 1765, Forschungsbibliothek Gotha, Schloss Friedenstein 1138 f., fol. 161 v/162 v.

<sup>219</sup> En mars 1747.

*Navarre*, dont le poème est de Voltaire, dont je peux aujourd'hui m'enorgueillir de dire qu'il est mon ami. Eh bien, était-ce bon ?

— Pour ma part, j'ai trouvé le spectacle merveilleux. J'ai battu des mains aux machines<sup>220</sup> qui faisaient voir les cataractes du Nil et le débordement de ce fleuve ; du haut de celles-là se précipitait un dieu, maître suprême de tous ces torrents réunis, dans un vol étonnant et rapide. Mais mon voisin, un vieillard de cinquante-cinq ans, qui avait tout vu, tout connu, et qui m'a entrepris aux entractes, m'a dit avoir été très déçu, en dépit du talent du danseur Vestris et de sa sœur. Le Gros, dont il attendait beaucoup, n'avait point chanté ; le dénommé Muguet, qui lui avait été substitué, lui avait fait mal au cœur. M<sup>lle</sup> Arnould, qui m'avait enchanté dans la seconde entrée<sup>221</sup>, intitulée *Canope*, avait paru à ce quidam avoir manqué son rôle. Connais-tu M<sup>lle</sup> Arnould, Charles ?

— Si fait. Elle fut, je crois, l'élève de la Clairon pour le geste et de Marie Fel pour le chant. Je l'ai souvent entendue et vue à la scène, avant et après la guerre. Mais je ne lui ai encore jamais parlé. Je sais qu'elle est la maîtresse de M. de Lauraguais, celui-là même qui a payé de sa bourse le retrait des sièges qui encadraient la scène du Théâtre-Français. On dit qu'il l'aurait de prime abordée en louant, sous un nom d'emprunt, une chambre à l'hôtel de Lisieux, près du Louvre, que tenaient alors les parents de la donzelle.

— Sa maîtresse, elle ne l'a plus été, puis elle l'a été à nouveau, après un intermède entre les bras de M. Bertin.

— L'ancien contrôleur général des finances ? Je sais cela. On assure qu'il a payé les dettes de la dame.

— Que M. de Lauraguais, qui est homme du monde, lui a intégralement remboursées.

— Elle n'est point jolie.

— Que non. Sa peau est noire et sèche, sa bouche est fort laide, et ses dents déchaussées. De plus, elle postillonne.

---

<sup>220</sup> Les effets scéniques.

<sup>221</sup> On nommait « entrée » l'acte d'un opéra-ballet.

— Comment donc peut-elle avoir autant d'amants ?

— Elle a beaucoup d'esprit. Elle se compare elle-même à un miroir à facettes.

— N'est-ce point elle qui fit scandale à Versailles, lorsqu'elle fut admise au souper du roi ?

— Oh oui. Quand Louis XV porta sa coupe à ses lèvres, ces mots, « Le roi boit ! », échappèrent à Sophie. Le mot fut entendu de Sa Majesté, qui fit la grimace, croyant que la reine de l'Opéra se moquait d'Elle. Cela fit les gorges chaudes de toute la Cour.

— La connais-tu ?

— La profession de mon père qui, ainsi que tu le sais, est au Concert Spirituel, me fait approcher beaucoup de musiciens. Oui, je la connais. Je fus moi aussi au nombre des victimes de son esprit. Alors que je me trouvais un soir à une fête donnée en l'hôtel de je ne sais plus trop qui, Sophie vint à moi. Me reconnaissant, et envisageant mon humeur songeuse, elle m'en fit la remarque. « Je m'entretiens avec moi-même », lui dis-je. « Prenez garde, monsieur, me répondit-elle, vous causez avec un flatteur. »

— As-tu été au nombre de ses amants ?

— Grands dieux non ! Approcher mon vit du con d'une femme est chose que je ne saurais faire, fût-ce pour avoir progéniture ! Mais toi, si je ne me trompe point, tu n'as pas de ces préventions.

— Foutre non.

— Eh bien, si tu cherches à te faire un nom dans le monde, ajoute le tien à ceux de M. de Lauragais, de M. Bertin, de M. de Monville, de M. de Bougainville, ou même, car la chose est certaine, du prince de Conti<sup>222</sup>. Sophie t'offrira peut-être l'occasion de tuer véritablement un homme sur le pré, car il ne se peut que l'un de ceux-là ne finisse par te défier.

---

<sup>222</sup> Louis-François de Bourbon (1717–1776), l'avant-dernier des princes de Conti. Sa mère, Louise Élisabeth Charlotte de Bourbon-Condé (1693–1775), sœur du duc de Bourbon, avait protégé la jeune Sophie-Arnould, la faisant débiter à l'Opéra. Cité par les Goncourt dans *Sophie Arnould d'après sa correspondance*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1859.

— Foin de ces glorioles, mon cher Caperan ! C'est de la gloire des philosophes que je suis à présent ambitieux. Mais, oui, tu as piqué ma curiosité. Je demanderai à M<sup>me</sup> Geoffrin de m'inviter à ses soirées du lundi, celles auxquelles elle reçoit les artistes, un jour où M<sup>lle</sup> Arnould y sera conviée. Mais ne la dit-on point aussi tri-bade<sup>223</sup> ?

— Dans notre monde où les Grands se font mener par les femmes, et notre roi en est le premier à en donner l'exemple, il est utile, lorsqu'on veut s'y faire une place, et qu'on en est une soi-même, je veux dire une femme, de l'être un peu. Si cela est vrai, elle a commencé tôt. La princesse douairière de Conti s'était amourachée d'elle.

— Oh !

— Elle la trimbalait partout, comme elle aurait fait d'un petit chien. L'enfant égayait les journées de cette femme déjà âgée, sans mari, sans amants. C'était son animal de compagnie, qu'elle asseyait sur ses genoux ou qu'elle faisait distraire ses visiteurs de son doux babillage. Elle lui fit donner des leçons de clavecin, ce qui aura plus d'incidence pour la suite. Elle n'avait pas dix ans qu'elle chantait déjà comme la grande cantatrice qu'elle allait devenir. Quand elle revint de chez les Ursulines de Saint-Denis, où elle était allée faire sa première communion, c'est à l'hôtel de Conti qu'elle s'établit ; on lui donna les meilleurs professeurs de chant et d'harmonie ; le grand Jélyotte daignait venir chanter avec elle.

— Il était aussi assidu à Louis-le-Grand.

— La jeune fille causa tant de bruit après être allée chanter le *Miserere* de Delalande dans un couvent où l'avait menée M<sup>me</sup> de Conti que la reine demanda à l'entendre à Versailles. La princesse était aux anges de ce que la gloriole de sa petite protégée la ramenât au palais des rois, ne serait-ce qu'en accompagnatrice, tellement elle pensait avoir été oubliée. Marie Leszczyńska, qui est musicienne, fut tant enchantée de Sophie que, dès le lendemain, M<sup>me</sup> de

---

<sup>223</sup> Lesbienne.

Pompadour la fit demander à la princesse. On dit que la marquise fit conseil à M<sup>me</sup> Arnould, qui s'était substituée à M<sup>me</sup> de Conti pour conduire sa fille chez la favorite, de se garder de la donner à la reine pour sa musique ; le roi, bien que peu musicien, venant souvent assister aux concerts qui se donnent chez son épouse, n'aurait pas manqué de remarquer la petite et de se la réserver pour l'usage que l'on sait qu'il fait des jolies frimousses. Mais je ne le crois point, car jolie, tu l'as relevé, non, Sophie ne l'est pas. Pourtant, une lettre de cachet attachait bientôt M<sup>lle</sup> Arnould, entretemps devenue demoiselle de la musique de la chambre de la reine, à l'Opéra. Elle put débiter avant la Noël, dans *Les Amours des dieux* de Jean-Joseph Mouret. C'était il y aura bientôt huit ans ; Sophie en avait dix-sept. Elle eut tant de succès qu'envisageant la foule qui se pressait aux portes de l'Opéra, Fréron put dire qu'il doutait qu'on se donnât autant de peine pour entrer en Paradis.

— Et depuis la reine de l'Opéra fait collection de triomphes, d'amants et d'enfants illégitimes.

— Fais-lui-en toi aussi !

— Que Dieu m'en préserve ! Mais la demoiselle, je te le concède, peut s'avérer utile à courtoiser, conclus-je.

Caperan changea de sujet de conversation.

— Dis-moi, marquis – il se moquait gentiment de moi en m'interpellant par mon nouveau titre, comme dans une comédie de Molière –, as-tu trouvé en ton hôtel le portrait de Voltaire que Danzel fit à Ferney l'an passé ?

— Je l'y trouvai, en effet. J'en suis fort satisfait. Il est presque plus vrai que l'original. Le Patriarche est assis à sa table de travail, écrivant en face de la fenêtre. On voit derrière un aperçu de sa bibliothèque. Il porte un habit bleu et son éternel bonnet sur sa perruque à la mode... du temps de la Régence ! L'ensemble est bien réussi. J'ai fait inscrire ces vers sur l'estampe que j'en ai fait tirer :

*Ses talents l'ont déifié,  
L'Europe moderne l'honore :  
Jadis à ses autels elle eût sacrifié.*

*Ce qui flatte mon cœur,  
Et m'est plus cher encore,  
Il a pour moi de l'amitié.*

Mon ami sourit, trouvant sans doute excessive pareille dévotion.  
Je poursuivis :

— Mais dis-moi : me demandes-tu cela pour me rappeler que je suis ton débiteur, et à présent en mesure de te rembourser tes dépens ?

— Point du tout.

— J'ai un soir prié Danzel à venir me rejoindre à souper.

— Tu aurais pu me convier aussi.

— Je n'y ai point songé, mon cher Hiéronyme. Du reste, je ne le regrette point, car Danzel et moi, ainsi qu'Antoine, qui s'en était venu prendre mes ordres avant que de s'aller coucher, projet qui fut contrarié, ainsi que tu peux l'imaginer, avons achevé la soirée de fort plaisante façon. Nous aurions été de trop si tu avais été présent. Pourquoi m'avais-tu caché que ce talentueux jeune pastelliste était bien beau ? Ses traits ont fort plu à Ferney, M. de Voltaire ne me l'a point celé.

— Et alors ? fit Caperan, un rien dépité.

— Et alors ? Voulais-tu le garder pour toi ? Car ce godelureau fort bien bâti s'est révélé habile au déduit, et je gage que tu as aussi chassé de ce gibier. Mais retournons à Sophie...

Je demeurai au Plessis jusqu'à la fin du mois d'août. Parcourant mon domaine, j'éprouvais à chaque instant la vaine fierté et l'inutile contentement d'en être le seigneur. Car à quoi servent les richesses une fois éprouvé le tranchant de la lame de la faucheuse ?

Quand je rentrai à Paris, la ville ne bruissait que de la nouvelle de la mort de l'empereur, l'époux de la reine de Hongrie, notre alliée. Se souvenant sans doute de ce que son beau-père Charles VI n'avait pas pris la précaution de le faire élire roi des Romains de son vivant, lui faisant perdre à sa mort, pour un temps, le trône des Césars au profit de l'électeur de Bavière, il avait quitté Vienne

quelques mois plus tôt pour s'en aller à Francfort faire couronner son fils aîné Joseph, assurant ainsi à celui-ci, le jour venu, l'investiture impériale. Il avait ensuite rejoint Marie-Thérèse pour entreprendre avec elle et les plus âgés de leurs enfants une visite des pays du Tyrol, avant le mariage de leur deuxième fils, qui fut plus tard Léopold II, avec Marie-Thérèse d'Espagne, union qui devait être célébrée à Innsbruck. Revenant avec Joseph d'un spectacle de comédie italienne donné dans cette ville à l'occasion de cet événement, l'empereur avait été pris d'un malaise, s'était appuyé au chambranle d'une porte, s'était repris, le temps de murmurer que cela n'était rien, puis s'était écroulé, mort.

Curieux destin que celui de François-Étienne de Lorraine, qui fut le dernier de cette dynastie à régner sur ce pays que Fleury avait su rattacher à la France de Louis XV. Il avait été contraint par l'empereur, son beau-père, au grand désespoir de sa mère la duchesse douairière, de l'échanger contre la Toscane, dont le dernier grand-duc Médicis venait de mourir. Même s'il était enfin parvenu à gravir à son tour les marches du trône impérial après la mort de son compétiteur Charles VII et grâce au soutien de Louis XV, il n'avait, en fin de compte, vécu sa vie d'adulte que dans l'ombre de sa femme Marie-Thérèse, lui faisant seize enfants, au nombre desquels l'infortunée Marie-Antoinette. La reine de Hongrie ne l'ayant que fort peu associé aux affaires, il s'était intéressé aux sciences et à l'agronomie, se révélant en ces matières un excellent intendant, ou un ministre, ce qu'aurait pu être sa fille à la Cour de France dans le domaine des Beaux-Arts, se fût-elle moins laissée aller aux frivolités.

On me raconta alors une anecdote mettant en scène l'empereur François. Au début de cette même année 1765, le débordement du Danube avait inondé les faubourgs de Vienne et renversé les arches d'un pont. Au milieu des vagues furieuses, restait une seule pile sur laquelle une cabane chancelante était près d'être engloutie à chaque instant. Des malheureux, à la merci des flots, s'étaient réfugiés sur

le toit de cette triste demeure et, depuis deux jours, n'attendaient que la mort. Les bateliers les plus intrépides, malgré les récompenses qu'on leur promettait, jugeaient le péril trop évident pour s'y exposer. L'empereur François I<sup>er</sup>, dit-on, se jeta dans une barque, franchit le fleuve, et sauva ces infortunés, au milieu des acclamations de tout un peuple qui fondit en larme. Cette histoire, je l'écrivis plus tard, mot pour mot telle que je viens de la raconter, dans une lettre sur le salon de 1785<sup>224</sup>, dans laquelle je regrettais que telle sublime marine dans laquelle bruissaient les vagues et grondait le tonnerre, apportant partout le désespoir et la mort, ne fût qu'une vision d'artiste et ne dépeignît pas un fait historique, tel ce trait d'intrépidité du père de celle qui était alors notre reine.

Je parvins à me faire admettre, dans la suite du prince de Condé, à la pompe funèbre qui fut faite à Paris pour ce prince en l'église cathédrale de Notre-Dame, dont l'intérieur avait été transformé pour la circonstance en celui d'un temple romain. On célébrait alors des offices à la mémoire des souverains étrangers, ceux-là du moins qui étaient nos alliés, dans la première des églises du royaume. Le portail, portant les armes de la Lorraine, de la Toscane, de l'Autriche, de la Hongrie et de quelques autres pays encore, présentées par l'aigle bicéphale du Saint-Empire, surmontées de la couronne impériale et décorées du cordon de la Toison d'or, était tendu de noir, comme la nef dans toute sa longueur jusqu'à la grande porte du chœur<sup>225</sup>. Un catafalque de porphyre, orné des armoiries du défunt, était disposé à l'entrée, sur une estrade à laquelle menaient quelques marches. Au-dessous, des bas-reliefs représentaient la Foi sur un nuage, portant d'une main le calice et appuyée de l'autre sur l'Évangile, l'Espérance élevant son regard vers le ciel, la Justice tenant le glaive, le regard posé sur le livre des lois, que lui présentait, grand ouvert, la Prudence. Devant étaient disposées des cassolettes brûlant de l'encens, dont l'odeur entêtante emplissait

---

<sup>224</sup> Œuvres du marquis de Villette, Édimbourg, 1788, p. 210.

<sup>225</sup> Le jubé. Il fut détruit à la Révolution.



l'église. Le chœur lui-même devait être habillé de faux marbre mais, de l'endroit de la nef où je me trouvais, je ne pouvais rien d'autre que de le deviner. Je vis entrer les grands, les princes, les ministres.

La dernière à pénétrer dans l'édifice fut la reine, majestueuse et en grand deuil, représentant le roi, à qui son principe éternel interdisait d'approcher la mort. La seule fois que le Bien-Aimé s'était enhardi à enfreindre cette loi, c'était l'année précédente, lorsqu'il avait autorisé la Pompadour à mourir à Versailles, au château. Pauvre reine Marie ! Sa tristesse n'était pas que de circonstance. L'épouse bafouée du Prince devait savoir que son fils unique, le Dauphin, qui aurait pu la décharger de l'obligation de cette fastidieuse autant que fastueuse cérémonie, et qui pour l'heure se consumait à Versailles, allait s'en aller lui aussi, et que le suivrait, à moins qu'il ne le précédât, son propre père, le duc Stanislas, qui avait succédé sur le trône de Charles III<sup>226</sup> au défunt dont on célébrait ce jour la mémoire. À l'heure où je trace faiblement ces lignes à demi assis dans ce lit d'où s'échappe peu à peu ma vie, je songe à ce clin d'œil que fit le destin en plaçant sur le trône de France, d'où la dernière des deux fut précipitée, et en ordre inverse, les filles des deux derniers princes qui régnèrent en Lorraine.

La liturgie s'étira sur plusieurs heures. Le prédicateur, juché sur une chaire placée près de la porte latérale gauche et des stalles, garnie d'un ornement de velours noir aux armes de l'empereur, nous gratifia d'un sermon assommant. J'ai, comme on le sait, toujours aimé la musique, qui fut prodiguée à foison par les musiciens des chambres du roi et de la reine, auxquels s'étaient joints quelques membres de l'Opéra, aussi je ne m'ennuyai pas trop à cette cérémonie où je ne m'étais fait admettre que pour pouvoir me prévaloir d'avoir été présent à l'événement. M<sup>lle</sup> Arnould y chanta un air de Rameau inséré dans une messe d'un autre auteur, peut-être Rebel

---

<sup>226</sup> L'un des plus fameux parmi les ducs de Lorraine (1543–1608). Nancy se souvient encore de ses obsèques, les plus fastueuses du temps.

ou Francœur<sup>227</sup>. Les femmes étaient alors interdites de chant à l'église, et pour cinq bonnes années encore<sup>228</sup>, mais depuis Louis XIV on y avait souvent fait exception, et ce fut le cas ce jour-là. Je ne pus bien détailler son visage, mais j'avais vu maintes fois de plus près cette artiste dans la salle du Palais-Royal. Sa voix était alors, en effet, ce qu'il y avait de plus beau. Ce n'était point encore le temps où, chantant Iphigénie dans la première œuvre éponyme de Gluck, la salle se mettrait à applaudir lorsqu'elle dirait à Achille :

Oui, vous brûlez que je ne sois partie...

Ce ne fut point tout à fait une coïncidence, puisque j'avais provoqué la chose, qu'à mon retour rue de Vaugirard ce jour-là je trouvai un billet de M<sup>me</sup> Geoffrin me conviant à sa soirée du lundi suivant, à laquelle Sophie serait présente. Je fis incontinent répondre que je ne manquerais pas de m'y trouver.

Le jour, ou plutôt le soir venu, je me rendis rue Saint-Honoré. C'était la première fois que je me joignais à une soirée où mon hôtesse recevait des artistes, gens qui étaient généralement tenus à l'écart des réunions mondaines ; toutes celles auxquelles j'avais été présent célébraient les gens de lettres ou de sciences, même si parfois quelque comédien ou chanteur venait d'aventure lire un texte ou dérouler un air. J'avais prémédité d'arriver, sinon en retard, du moins parmi les derniers, afin d'éveiller l'attention de ma proie. Dans le vestibule, avant même que de gravir les marches de l'escalier, je me heurtai au peintre Vernet qui, après s'être répandu en condoléances larmoyantes, me fit reproche, fort courtoisement mais avec un brin d'amertume, de ce que j'eusse vendu des tableaux de sa main de la collection de mon père, à ce qu'il avait entendu. Je lui confirmai que la chose était vraie et, insistant non sans flagornerie sur la valeur prise par ses toiles sur le marché,

---

<sup>227</sup> Surintendants de la musique du roi. Ils avaient fait débiter Sophie à l'Opéra.

<sup>228</sup> C'est le pape Clément XIV qui, interdisant la castration des jeunes garçons, autorisa en 1770 les femmes à chanter lors des offices.

j'appuyai ma décision sur mon dessein d'embellir mon domaine du Plessis-Longueau et d'y agrandir le château. Il me demanda s'il devait faire livrer chez moi *Le Soir*, la dernière des *Quatre Heures du jour*. Je lui répondis que mon père lui ayant déjà versé un acompte, j'accepterais volontiers le tableau, et que je lui réglerais le solde. Je le priai de m'excuser et me mis à gravir les marches deux par deux, afin de le laisser derrière moi et de ne pas me trouver avec lui au moment où le majordome aboierait mon nom en me donnant l'entrant chez M<sup>me</sup> Geoffrin. Il y avait là des peintres, comme Vien, Lagrenée, et Drouais, si ma mémoire ne me trahit point, des sculpteurs tels que Bouchardon, des acteurs, au nombre desquels je comptai Brizard, l'immortel interprète de Voltaire, dont il devait créer l'*Agathocle* posthume, aussi bien que sa camarade du Théâtre-Français, M<sup>lle</sup> Doligny<sup>229</sup> ; je vis aussi le danseur Vestris<sup>230</sup>, s'entretenant avec une créature au long cou, aux yeux et à la bouche trop grands, en qui je reconnus en un instant Sophie.

M<sup>me</sup> Geoffrin était venue m'accueillir ; sans en comprendre la raison, elle réalisait bien que l'objet de ma visite de ce soir au royaume de la rue Saint-Honoré, car c'est ainsi que l'on appelait son salon, était la reine de l'Opéra. Elle me mena *addirittura*<sup>231</sup> jusqu'à celle-ci, que fort opportunément Vestris venait de quitter.

— Ma chère, lui dit-elle, permettez-moi de vous présenter monsieur le marquis de Villette, un de mes jeunes amis, mais qui l'est pourtant de longue date. Son père, qui nous a quittés voici peu, partageait avec moi, si ce n'est hélas celui de la musique, le goût des toiles de M. Joseph Vernet, que nous avons aussi le plaisir d'avoir parmi nous ce soir. Je me suis laissé dire que M. de Villette était l'un des plus fervents admirateurs de votre art. Il est, au rebours de feu son père, fort épris de musique.

---

<sup>229</sup> Louise-Adélaïde Berton-Maisonnette, dite M<sup>lle</sup> Doligny, devait être dix ans plus tard la première Rosine du *Barbier de Séville* de Beaumarchais.

<sup>230</sup> Les Vestris sont une famille de célèbres danseurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, d'origine florentine, Angiolo, Gaetano et Maria Teresa.

<sup>231</sup> Directement (italien).

— Je suis aussi, mademoiselle, un ami de M. Hiéronyme Caperan, un jeune architecte qui est aussi, à ce que je crois, l'un des vôtres.

— Certes il l'est, monsieur, et si vous êtes le sien, vous ne pourrez qu'être à votre tour le mien, car les amis de M. Caperan, du moins du fils, ne peuvent guère me vouloir de mal.

Je déglutis. Je venais d'éprouver pour la première fois le piquant, ou même le mordant, de l'esprit de Sophie. Car en fait de fois, cela n'allait point être la seule, et de loin. Je répliquai :

— Alors je ne peux que désirer vous faire ressentir du bien, mademoiselle.

Elle sourit. Je vis que ses dents étaient gâtées, comme me l'avait dit mon ami, ce qui devait être la cause de ce que sa bouche, chaque fois qu'elle l'ouvrait – et c'était là, avec celui de putain, son métier – exhalait une haleine pestilentielle. Je plaignis qui chantait avec elle.

— Aimez-vous la musique de ce pauvre M. Rameau, qui nous a quittés l'an passé déjà, monsieur le marquis ?

— Je la goûte fort, mademoiselle, et depuis longtemps. La première fois que je fus à l'Opéra, dans la salle du Palais-Royal, qui n'avait pas encore eu l'heur de vous entendre, car c'était bien avant la guerre...

— Celle qui a brûlé... Mais non de mes feux. Du moins je l'ose espérer. Elle était parfaite. Si j'en crois les dessins d'architecte qu'il m'a été donné de voir, je crains que la nouvelle que l'on nous construit ne laisse à désirer<sup>232</sup>. Il nous y faudrait crier comme des diables sur le théâtre pour être entendus au paradis. Ce n'est guère de l'onguent pour la brûlure<sup>233</sup>.

---

<sup>232</sup> La nouvelle salle de l'Opéra sera reconstruite par le duc d'Orléans un peu plus à l'est, sur l'emplacement actuel de la rue de Valois. Inaugurée le 20 janvier 1770, avec le *Zoroastre* de Rameau, elle brûla à son tour le 8 juin 1781. Le « paradis » était si éloigné et si exhaussé qu'on y était « comme dans un autre monde ».

<sup>233</sup> Sur l'esprit de Sophie, voir *Arnoldiana, Recueil choisi d'anecdotes piquantes, de réparties et de bons mots de M<sup>lle</sup> Arnould*, Gérard, Paris, 1813. Nombre de traits cités ici en sont issus.

— On y donnait *Zoroastre*. J'en fus enchanté.

— Que ne l'auriez-vous été davantage si l'on y avait donné *Dardanus* !

Je blêmis un instant. Elle avait nettement détaché les deux syllabes de ce mot, comme s'il se fût agi de « dard d'anús ». Je ne pus que me féliciter de ce que M<sup>me</sup> Geoffrin eût entretemps tourné les talons.

— Une œuvre magistrale, mademoiselle. De laquelle votre bouche ne pourrait faillir de répandre toute la substance.

— Votre roi a battu ma dame, monsieur. Mais il me restera bien un as. J'en ai quatre dans un fort beau jeu qu'on m'a rapporté d'Angleterre<sup>234</sup>.

Comprenant l'allusion au mot anglais qui, pour le prix d'un second « s », désigne le cul, je souris, m'inclinai, puis m'éloignai, allant faire ma cour à M<sup>lle</sup> Doligny, avec qui j'occupai un moment mon temps à lui dire combien j'avais goûté son jeu dans *Phèdre*, pièce dans laquelle elle venait de triompher au Théâtre-Français, incarnant Aricie, la douce promise d'Hippolyte. C'était pure assertion de chattemite<sup>235</sup>, puisque je n'avais pas vu la pièce, étant encore à Ferney lorsqu'elle se jouait.

— Ah monsieur, vous êtes un flatteur, mais je ne vous crois point, car je suis assuré que, comme tous, vous n'aviez d'yeux que pour M<sup>lle</sup> Clairon, qui jouait le rôle éponyme.

— Non, mademoiselle. Elle resplendissait, mais vous irradiiez, mentis-je encore effrontément.

— Elle était il y a peu chez M. de Voltaire, aux portes de Genève.

— Cela est exact, mademoiselle. Je me flatte d'être l'ami de M. de Voltaire, qui m'a fait connaître que M<sup>lle</sup> Clairon était venue jouer les rôles d'Électre de son *Oreste* et d'Aménaïde de son *Tan-crède* dans son petit théâtre de marionnettes, dans un coin de sa chaumière au pied des Alpes.

— Son petit théâtre de marionnettes ?

---

<sup>234</sup> En anglais, « cul » se dit *ass*.

<sup>235</sup> Hypocrite.

— M. de Voltaire affecte beaucoup de modestie. Mais la salle ne saurait être bien grande, en effet. Il dit que ni le grand Baron, ni M<sup>lle</sup> Lecouvreur, que pourtant il admirait beaucoup, n'ont approché le talent de M<sup>lle</sup> Clairon. Il écrit aussi que le fameux Tronchin affirme ne pouvoir répondre de la vie de la grande comédienne si celle-ci, de retour à Paris, remontait sur le théâtre.

— M<sup>lle</sup> Clairon caresserait-elle le projet de se retirer ?

Il me parut que cette perspective n'effrayait pas la donzelle plus que ce qui était convenable, puisque son œil, qu'elle avait mutin, se mit à pétiller.

— Elle a répondu à l'homme de l'Art, me mande M. de Voltaire, qu'elle se pliera docilement à ses ordres, pour peu que le roi, à qui elle ne saurait désobéir, ne l'appelle point derechef sur le théâtre.

— Nous serions tous attristés d'un retrait de la scène de M<sup>lle</sup> Clairon ; mais nous le serions bien davantage de devoir pleurer sa perte.

— Cela me fait souvenir d'un crocodile d'Égypte avec qui je jouai il y a peu à l'Opéra dans *Canope* ; je crois qu'il aurait versé de pareilles larmes sur le sort du dieu qui à un moment traversait le ciel si celui-ci avait manqué son envol et était tombé à l'eau, fit une femme derrière nous.

À la voix comme à la senteur, je reconnus que c'était là Sophie.

— Me permettez-vous, ma chère, poursuivit-elle à l'adresse de M<sup>lle</sup> Doligny, de vous enlever un instant M. de Villette ?

— Mais faites, ma chère. La Comédie ne peut que s'incliner devant l'Opéra.

L'actrice esquissa une révérence, puis tourna les talons.

— Cette fille a autant de talent sur la scène, me dit Sophie, que moi pour faire le portefaix. Mais nous n'y pouvons rien, c'est la volonté du maréchal<sup>236</sup> qu'elle paraisse sur le théâtre. Savez-vous qu'elle se hasarde même à chanter la pastorale, alors que l'hirondelle lui conviendrait mieux que le rossignol s'il fallait en cette

---

<sup>236</sup> Richelieu.

matière la comparer à un oiseau ? Il m'est revenu qu'elle allait bientôt jouer aux Fossés-Saint-Germain *La Bergère des Alpes* de M. Marmontel, ce conte dont M. Vernet, qui est des nôtres ce soir, a tiré un tableau pour notre hôtesse voici peu. Vous pouvez le voir ici, dit-elle en m'entraînant devant une toile tout en hauteur, représentant dans le lointain un curieux paysage de montagne, qui ne semblait avoir échappé à l'effondrement que parce que les choses peintes ne relèvent pas des lois de la physique, et dans lequel, au premier plan, un godelureau debout contait fleurette à une jeune femme assise sous un arbre bien feuillu si l'on considérait l'état misérable de son tronc<sup>237</sup>.

— Voyez-vous ce jeune homme costumé en berger ? poursuivit-elle. Je dois avouer que sa vêtue, qui est celle d'un gentilhomme, convient aussi peu à son état supposé que la robe de satin que vous me voyez porter ce soir irait à une harengère. Eh bien, figurez-vous que c'est un jeune Piémontais à qui ses parents en voyage ont raconté l'histoire, recueillie lors de leur passage en cette contrée montagnarde en s'en revenant de Paris, de la pauvre femme peinte comme notre défunte marquise de Pompadour, dont le mari, un militaire, s'est tué pour s'être déshonoré en manquant le combat à être trop longtemps demeuré auprès d'elle. L'homme est enterré sous ce tas de pierre à la gauche de la dame, sur lequel veille celle-ci, venue vivre, si l'on peut s'exprimer ainsi, à côté du mort.

— Il avait le sens de l'honneur. Et elle de la fidélité.

— Et donc, le garçon est tombé amoureux de la veuve sans jamais l'avoir vue. Entendit-on jamais pareille billevesée ? Il rejoint l'endroit décrit par ses géniteurs, échange ses habits contre ceux d'un berger, prend son chien en surplus, et vient conter fleurette à sa dulcinée.

— Sa... dulcinée ?

— La dame de ses pensées. N'avez-vous point lu *Don Quichotte*, monsieur le marquis ?

---

<sup>237</sup> Aujourd'hui au musée des Beaux-Arts de Tours.

— Ah, si fait. Eh bien ?

— Le père et la mère sont partis à sa recherche. Ils retrouvent la dame, lui expliquent la folie de leur fils. Elle le repousse alors, mais lui menace de se laisser mourir. Se laisse-t-on mourir pour une femme ?

— C'est ce que l'on fait pour vous à l'Opéra, mademoiselle.

— Je vous concède le point. Mais laissez-moi finir mon récit. Entendant cela, tous préfèrent la messe du mariage à celle des funérailles, et toute la compagnie se met en branle pour Turin. Vous le voyez, le ressort est faible, la pièce n'aura point de succès, et M<sup>lle</sup> Doligny moins encore, surtout avec ce ton pleureur et monotone que nous lui connaissons, et la figure froide et triste que nous lui voyons. Savez-vous qu'elle a refusé un brillant mariage avec un marquis, arguant qu'elle s'estimait trop pour être sa maîtresse, et trop peu pour être sa femme ?

— Le trait que vous me racontez là est unique, je crois, dans les annales du monde de la scène. Ce que la femme est un être indéfinissable !

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis. La femme est un grand enfant qu'on amuse avec des joujoux, qu'on endort avec des louanges, et qu'on séduit avec des promesses ; Doligny y sera prise comme tant d'autres. Tenez, je vois le père de votre ami, M. Capellan, qui dirige à présent, avec MM. Dauvergne et Joliveau, le Concert Spirituel. Je dois m'entretenir avec lui d'un différend que j'eus dans la salle des Suisses des Tuileries, où ces musiciens jouent d'ordinaire, avec un de leurs violoncelles, un certain Pierre Talon<sup>238</sup>, qui s'était acharné à me vouloir molester par ses sarcasmes. Je lui répondis : « Mon pauvre Talon, tout ce que vous dites part de si bas que cela ne peut m'atteindre. » Je vous prie de bien vouloir me pardonner. Je suis votre servante, monsieur.

Et elle me laissa là, se dirigeant avec grâce vers sa nouvelle proie. Je demurai encore un moment chez M<sup>me</sup> Geoffrin, conversant

---

<sup>238</sup> Violoncelliste et compositeur (1721–1785).



avec l'un ou avec l'autre. Le nom de Voltaire et de ses amis revenait souvent. L'assommant Vernet vint encore me tourmenter de ses lamentations de Jérémie, auxquelles je répondis distraitement, en y mettant aussi peu d'agacement que j'en étais capable. Alors qu'une demi-heure plus tard je prenais congé de mon hôtesse, celle-ci me dit en confidence que son amie la marquise de Grammont voulait se défaire d'un hôtel qu'elle avait habité durant vingt années avant que de l'acquérir, ce qui avait été chose faite l'année précédente. Ce bâtiment, qu'on appelait l'hôtel de Bragelongne, du nom de la famille qui l'avait longtemps possédé avant que de le louer puis de le vendre à cette dame, jouissait d'une situation fort enviable, placé qu'il était sur les bords de la rivière de Seine, en face du Louvre et des Tuileries. La marquise, me dit M<sup>me</sup> Geoffrin, serait fort reconnaissante à celui qui, pour prix du règlement de ses dettes et du déchargement qu'il ferait sur lui des travaux rendus nécessaires par l'état où se trouvait à présent la maison, qui avait été construite du temps de la régence d'Anne d'Autriche, en prendrait le bail. La veuve du directeur de la manufacture de glaces de miroirs me dit encore que ce lieu me serait plus agréable que ma demeure de la rue du Roi-de-Sicile, et plus proche du cœur de la capitale et des endroits à la mode que ne l'était la rue de Vaugirard. Je rangeai cela dans un coin de ma mémoire, m'inclinai pour baiser la main de la dame et sortis, m'engageant dans l'escalier.

Je me souviens que, lorsque je rentrai chez moi, Antoine m'attendait, prêt à m'offrir ses services, qu'ils fussent de plume ou d'autre sorte. Je lui parlai de Sophie, et lui dis combien je jugerais bon qu'un peu de sa gloire retombât sur moi, s'il se pouvait que je m'inscrivisse au nombre de ses amants. Il fit tout pour me rebuter, me remontrant ce que je risquais de perdre dans l'aventure, car ces femmes-là coûtent cher, et qui pouvait aller jusqu'à ma vie, si par malheur un mauvais coup d'épée venait à en trancher le fil. Il me dit aussi que j'irais dans le lit de Sophie par contrainte, car je n'avais pas, au naturel, de goût pour le con des filles d'Ève, ajoutant que Caperan lui avait conté qu'elle avait les dents vilaines et

qu'à cause de cela elle puait fort de la bouche. Je me ris de lui, et l'entraînai vers ma couche.

Quelques semaines plus tard, je m'en fus dans la nouvelle salle du Palais-Royal voir et entendre un ouvrage mis en musique par Antoine Dauvergne, l'un des directeurs du Concert Spirituel, comme on l'a vu, qui devait bien vite devenir celui de l'Opéra. Je crois me souvenir qu'il s'agissait de *Canente*, qui avait été donné pour la première fois peu d'années plus tôt, et que l'on reprenait pour quelques soirs. Sophie y tenait le rôle éponyme, celui d'une nymphe victime des sorts que lui jette la magicienne Circé, mais qui voit ses amours secondées par une armée de petits cupidons. Je fus déçu par tous les acteurs, hormis M<sup>lle</sup> Arnould dont Caperan, qui m'accompagnait, me dit qu'elle apportait un air de nouveauté à cet opéra, qu'il avait déjà vu. Je regrettai toutefois que Dauvergne n'eût pas mis dans la partie de *Canente* de morceaux susceptibles d'un chant agréable ; je fus de l'avis de Grimm, qui voyait là un ouvrage bien faible. Mon ami m'expliqua que Sophie avait voulu ce soir prendre sa revanche sur l'insuccès de la tragédie de Mondonville *Thésée*, représentée pour la première fois dans ces lieux mêmes quelques jours plus tôt, et dans laquelle elle jouait Églé, et que selon lui elle y était assez bien parvenue. Le lendemain, je fis porter à la reine de l'Opéra cet impromptu, que j'avais à dire le vrai emprunté à Voltaire :

*Que ta voix divine me touche !  
Et que je serais fortuné  
Si je pouvais rendre à ta bouche  
Le plaisir qu'elle m'a donné<sup>239</sup> !*

La chose était toutefois osée, étant donné l'haleine pestilentielle de l'actrice. Elle me pria aussitôt, par retour du même vas-y-dire, de bien vouloir la venir visiter, le surlendemain au soir, en son logis de la rue du Dauphin<sup>240</sup>, paroisse Saint-Roch, où elle recevrait quelques amis choisis. Je ne manquai pas d'accepter l'invitation.

---

<sup>239</sup> Voltaire, Œuvres complètes, tome 32, Garnier, Paris, 1880, p. 526.

<sup>240</sup> Actuelle rue Saint-Roch.

Le jour dit, je me rendis, sur les coups de huit heures, chez Sophie. L'appartement qu'occupait la reine de l'Opéra, dont le loyer était financé par les cachets versés par l'Académie royale de musique et, plus encore, par les libéralités du comte de Lauraguais, qui était à nouveau son amant après l'intermède de M. Bertin, était vaste et richement meublé. Voudrais-je moi aussi dissiper ma fortune dans l'entretien d'une actrice, aussi célèbre soit-elle ? C'était la question que je me posais lorsqu'une fois l'antichambre franchie je pénétraï dans le grand salon. On y voyait comme en plein jour, telle était la profusion des chandelles et des bougies qui illuminaient la place. Il n'y avait que des hommes, car Sophie recevait alternativement les deux sexes, deux jours différents de la semaine, un peu comme M<sup>me</sup> Geoffrin le faisait des philosophes et des artistes. La maîtresse de maison était en grande discussion avec un quidam en qui je reconnus le grand Jélyotte. Celui-ci, qui avait passé les cinquante ans, ne chantait plus, à cette époque, à l'Opéra, mais il était encore très recherché pour la musique religieuse, et il se produisait assez souvent au Concert Spirituel, ou aux moments musicaux qui se tenaient à Versailles, chez la reine et chez la Dauphine, sur les coups de six heures du soir. Sophie, me voyant, interrompit son discours et se précipita vers moi.

— Ah, monsieur de Villette ! Je vous suis obligée de l'honneur que vous me faites à me venir visiter. Venez que je vous présente M. de Jélyotte, dit-elle en m'entraînant vers son confrère.

— Il se trouve, mademoiselle, que j'ai déjà eu l'honneur d'approcher M. de Jélyotte. J'ai étudié à Louis-le-Grand. Les Pères prisaient fort la musique et l'intégraient à leur enseignement. J'ai souvenir que M. de Jélyotte nous rejoignait souvent pour chanter avec nous à la chapelle.

— Je ne vous remets pas précisément, monsieur le marquis. Mais il passait tellement de jeunes gens à la chapelle !

— Tous auront assurément meilleure mémoire que vous, monsieur, car aucun, j'en suis certain, ne manque de se souvenir de votre personne.

— Ah monsieur, que la gloire est chose éphémère... Peut-être dans trois cents ans se souviendra-t-on encore de Rameau, mais *quid* de ce pauvre Jélyotte ? Et de Sophie, la plus éblouissante de ses élèves ?

— Il est vrai que je fus aussi l'élève de M. de Jélyotte, à l'époque où madame la princesse de Conti voulait bien s'intéresser à moi, et m'élever pour que je devinsse... ce que je suis devenue, intervint l'actrice.

— La reine de l'Opéra, mademoiselle, fis-je en m'inclinant. L'heureuse alliance d'Érato et de Melpomène<sup>241</sup>...

— De Melpomène ? Savez-vous, monsieur, que je suis née sur les lieux d'un drame ?

— Ah ! Encore cette vieille histoire, fit Jélyotte, un sourire amusé aux lèvres. *Se non è vero, è bene trovato*.

— D'un drame, mademoiselle ? Seriez-vous née à Mycènes ? Le tombeau des Atrides aurait-il été votre berceau ?

— Que non pas, monsieur. J'ai vu le jour à Paris, en face du Louvre, au numéro 144 de la rue de Béthisy. Mes parents, des gens fort honnêtes, tenaient là l'hôtel de Lisieux, autrefois de Ponthieu, où logeait l'amiral de Coligny au mois d'août de l'an 1572. La chambre où je suis née, qui était celle de mes parents, est précisément celle où succomba ce guerrier. La fenêtre que traversa le premier rayon de jour qui atteignit ma paupière fut celle par laquelle le corps de l'amiral fut jeté dans la rue. Avec cela, monsieur, jugez si je n'étais pas prédestinée à jouer les héroïnes tragiques.

— On le serait à moins, mademoiselle, l'assurai-je. Ce que c'est donc que d'être née rue de Béthisy !

Sophie sourit à ma répartie. Jélyotte s'inclina et nous laissa.

— Votre poulet<sup>242</sup> m'a étonnée, monsieur. On dit partout que vous aimez les hommes.

---

<sup>241</sup> Les muses du chant et de la tragédie.

<sup>242</sup> À l'origine un billet doux plié de manière à imiter les ailes d'un oiseau, puis, par extension, une missive quelconque.

— Je suis un philosophe, mademoiselle. Je suis l'ami du genre humain. Le sexe m'importe peu. Je serais le plus heureux des mortels si vous me laissiez vous le prouver.

— Tout doux, monsieur le marquis, tout doux. Ne craignez-vous pas que M. de Lauraguais puisse être jaloux ?

— Il ne l'a point été de M. Bertin, mademoiselle, si j'en crois la rumeur. Et c'est un philosophe aussi. N'a-t-il point été visiter M. de Voltaire à Ferney ?

— Si fait, monsieur, si fait. Mais sa *Clytemnestre*, sur le sujet duquel il s'en était allé consulter le grand homme, m'abandonnant esseulée à Paris, n'a eu aucun succès, même si l'on peut y trouver de beaux vers. Mais vous avez raison, mon *Brancaccio*<sup>243</sup> ne doit pas être davantage fait pour la tragédie grecque, à la scène comme à la ville, que moi pour jouer les soubrettes. Et les filles d'opéra ne sont pas des statues de la déesse Vertu. Rejoignez-moi ce soir dans ma chambre, monsieur, lorsque mes invités seront partis, et nous verrons cela. Mais dites-moi... M. Caperan m'a conté que vous l'aviez accompagné, avant qu'un déboire fâcheux ne vous expédiât en Alsace, si je suis bien informée, à un concert que donnait un petit prodige allemand, que le ministre de Bavière, puis M. Grimm, avaient pris sous leur aile.

— Le jeune Mozart ? C'est bien le cas, mademoiselle.

— Je n'ai pu l'entendre moi-même alors. Une chanteuse a toujours fort à faire. Surtout quand elle ne chante pas. Que vous en a-t-il semblé ?

— Il a bien du talent. Son père le promène partout comme un singe savant. Puisse-t-il laisser mûrir en lui ses qualités sans les brider, et il sera un grand musicien.

— J'ai peur, monsieur, que ce ne soient les Allemands qui nous apprennent bientôt la musique, que nous avons pourtant reçue des Italiens du temps de Mazarin. Connaissiez-vous M. Gluck ?

— Non, mademoiselle. Son nom ne m'a jamais effleuré l'oreille.

---

<sup>243</sup> Lauraguais appartenait à la famille des Brancas, issue de la maison des Brancaccio de Naples.

— Eh bien, à moi non plus, je dois vous l'avouer, jusqu'à il y a peu, lorsqu'on m'a fait passer la partition d'un petit opéra-comique, *La Rencontre imprévue*, sur un livret de M. Dancourt<sup>244</sup>, dont la musique a été composée par ce M. Gluck, et qu'on a représenté à Vienne voici peu<sup>245</sup>. M. Dancourt s'était mis en tête de le faire créer par moi à Paris. La musique en est fort intéressante. Mais, à mon grand regret, j'ai dû refuser l'offre. Le vaudeville n'est pas pour Sophie. En encore moins pour l'Académie royale, à laquelle j'appartiens. Mais je me suis fait envoyer d'autres partitions de cet auteur. Un jour, peut-être, quand il aura produit des opéras en français, je les chanterai.

— Servi par un talent tel que le vôtre, ce monsieur...

— Gluck.

— Ce monsieur Gluck ne pourra que rencontrer à Paris le plus grand des succès.

— J'en accepte l'augure. Mais à présent, il me faut vous laisser, monsieur. Je me dois à mes autres invités. Mais ne négligez point de me venir rejoindre tout à l'heure, ainsi que je vous l'ai demandé.

— Je me rendrai à vos désirs, mademoiselle.

Sur ces paroles, je m'inclinai et m'éloignai. J'avais entendu, pendant que je devisais avec Sophie, la voix de Caperan. Il était donc aussi des invités de la soirée. Je n'eus guère de mal à le trouver. Je me frayai un passage jusqu'à lui et lui contai ma bonne fortune, ce qui sembla l'amuser beaucoup.

— Te voilà sur le point de te faire un ennemi, Charles. Un vrai, qui cette fois ne sera pas le produit de ton imagination, et que tu pourras étendre tout de bon sur l'herbe du pré.

— Brancas ?

— Lui-même. L'homme a le duel facile.

— C'est pourtant toi qui m'as jeté dans les bras de Sophie. Toi, un ami.

---

<sup>244</sup> Louis Hurteaux (1725–1801), dit Dancourt, acteur et dramaturge. Il mourut dans l'indigence.

<sup>245</sup> Le 7 janvier 1764.

— Suis-je bien ton ami, Charles ? Et ne serais-je pas jaloux ?  
— De Sophie ?  
— Qui te parle de Sophie ? Non, peut-être d'Antoine, qui sait ? fit-il avec un sourire. Il jouit plus que moi de ta compagnie.  
— D'Antoine ? De mon secrétaire ? Mais c'est toi-même qui l'as amené chez moi !  
— Cela se peut-il ? C'est vrai, tu as raison. Alors je ne suis pas jaloux.

Il éclata de rire. Je ne savais quelle contenance il me fallait prendre.

Il me planta là, prétextant avoir vu Jélyotte à qui il devait transmettre un message de la part de son père, qui s'en était déjà allé.

Je restai parmi les derniers, devisant avec l'un ou avec l'autre, jusqu'à ce qu'une femme de chambre vînt me trouver pour m'inviter à passer dans le privé de Sophie. Je la suivis.